

UN PEUPLE HÉROÏQUE

Dr. W. J. LEYDS
Frankenslag 327
K. B. V. Antwerpen.

LES BOËRS

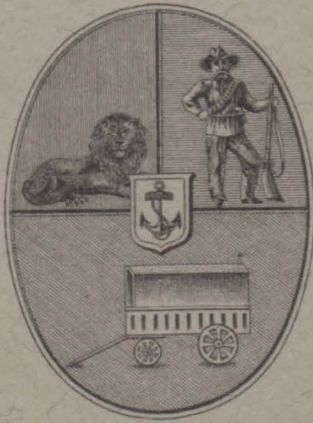
PAR

Joseph JOÛBERT

CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

CONFÉRENCE

*Faite au Palais de l'Université Catholique d'Angers
le 16 mars 1900*



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—
1900

UN PEUPLE HÉROÏQUE

Dr. W. J. LEYDS
Frankenslag 337
COPENHAGEN.

LES BOËRS

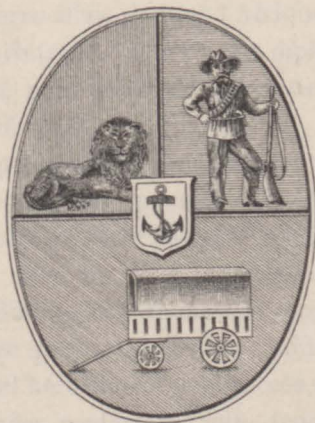
PAR

Joseph JOÛBERT

CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

CONFÉRENCE

*Faite au Palais de l'Université Catholique d'Angers
le 16 mars 1900*



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1900

LES BOERS

THE HISTORY OF THE BOERS

IN THE NETHERLANDS EAST INDIES

FROM 1652 TO 1847

BY J. VAN DER WERF

TRANSLATED BY J. VAN DER WERF

AMSTERDAM, 1847

AT THE PUBLICATIONS OF

W. VAN DER WERF

AMSTERDAM

AND

W. VAN DER WERF

AMSTERDAM

AND

W. VAN DER WERF

AMSTERDAM

AND

W. VAN DER WERF

AMSTERDAM

AND

W. VAN DER WERF

LES BOËRS

Leur Origine — Leurs Mœurs
Leur Histoire

Lorsqu'en mai dernier la coquette ville de La Haye vit se réunir dans la magnifique salle d'Orange du palais F' Huis ten Bosch les délégués de toutes les puissances à la Conférence de la Paix, on était loin de se douter que bientôt le fléau de la guerre allait désoler l'Afrique du Sud et que le principe de l'arbitrage, réglé par les diplomates, ne pourrait être invoqué pour prévenir une lutte criminelle entre deux peuples civilisés.

C'est avec stupeur et indignation que, quelques mois plus tard, l'Europe apprit que, poussés à bout par les intrigues anglaises, les Boërs s'étaient vus dans la nécessité de prendre les armes pour défendre leur indépendance menacée ; et c'est avec une admiration enthousiaste que, dans le monde entier, on sut avec quelle superbe intrépidité David attaqua Goliath, avec quel héroïsme et quel succès deux petites communautés, grandes comme la main, tenaient en échec le puissant et colossal empire britannique.

Sur toutes les lèvres s'est alors posée la même question : que sont donc ces Boërs au courage indomptable qui aiment l'indépendance d'un amour presque sauvage et dont le nom même sonne étrangement à l'oreille ? qu'est donc ce lointain

*

Transvaal, haut plateau cerclé de rivières, *Eldorado* africain, plutôt connu jusqu'ici par ses fameuses mines d'or, champ de spéculation étrange, où l'épargne française a engagé, peut-être imprudemment, des capitaux si considérables ?

Voyons d'abord de qui descendent ces paysans, improvisés soldats, qui semblent nés pour le métier des armes et se battent comme des vétérans rompus à toutes les guerres. Population bien curieuse qui, depuis près d'un siècle, se défend pied à pied, avec une invincible énergie, contre l'invasion anglaise dont le flot monte progressivement !

Les *Boërs* — mot qui veut dire paysan, fermier — ont une double origine : française et hollandaise ; et, si l'apport néerlandais domine chez ces vaillants ruraux, il est bon de rappeler que le sang français coule aussi dans les veines des valeureux guerriers. Ce souvenir a d'ailleurs contribué au courant irrésistible d'ardente sympathie qui s'est formé chez nous en faveur des combattants du Transvaal et qui a même entraîné plusieurs de nos meilleurs officiers à mettre au service des Boërs leur vaillante épée. Trois descendants de l'illustre Charette ont rejoint les *commandos* sur la Tugela et font revivre là-bas, dans cette nouvelle guerre de *Géants*, les nobles traditions de bravoure et de générosité de notre race.

Je crois être le très modeste interprète de cette assemblée en adressant un chaleureux salut à l'intrépide colonel de Villebois-Mareuil, aussi distingué écrivain que tacticien habile, le vrai vainqueur de Colenso, qui a élaboré avec une science consommée le plan de campagne des Confédérés et déjà mérité le surnom stratégique de *Moltke* des Boërs.

Les noms d'origine française dans la population du Transvaal et de l'État libre d'Orange ne sont pas rares. Qu'il nous suffise de citer les du Toit, les Duplessis, les Retief, les de Villiers, qui figurent au premier rang dans les états-majors boërs, et le général Kronje, l'héroïque vaincu de Paardeberg,

le *Bayard* sud-africain, dont l'appellation n'est que la déformation du nom bien français de Crognon. Enfin, nous ne saurions passer sous silence le plus connu de tous, Jacobus Petrus Joubert, le glorieux vainqueur de Majuba Hill, le généralissime des forces confédérées et le vice-président de la République Sud-Africaine.

Or, comme la persistance des noms chez un peuple fournit un des plus utiles indices de la vitalité de la race, il est d'un haut intérêt de rechercher dans quelle proportion l'élément français est venu, au cours des deux derniers siècles, fusionner avec la population hollandaise dans l'Afrique australe.

Pour élucider cette question il faut remonter à l'époque de la Révocation de l'Édit de Nantes. Beaucoup de Protestants expulsés de France affluèrent alors dans les Pays-Bas, où ils furent accueillis avec une généreuse hospitalité, et offrirent leurs services à la *Compagnie hollandaise des Indes-Orientales*, qui résolut d'utiliser ces énergies innocuées au profit de ses nouveaux établissements du Cap de Bonne-Espérance.

La population était, en effet, trop restreinte dans cette colonie et, au moment même où les Huguenots accouraient se réfugier en Hollande, la *Chambre des Dix-Sept*, d'Amsterdam, recevait une curieuse lettre de Van der Stell, gouverneur du Cap, qui lui écrivait en ces termes :

« La colonie est maintenant largement approvisionnée
« de vivres et, comme nos colons sont de solides, galants et
« industriels célibataires qui, pour se consoler de leurs
« soucis et pour se décharger des soins domestiques, ne
« demanderaient pas mieux que d'être mariés, nous vous
« prions de nous envoyer trente à quarante jeunes filles
« très respectables, qui toutes trouveront à s'établir sur
« place très avantageusement. »

La requête de l'avisé gouverneur fut agréée par les directeurs, qui s'occupèrent de trouver à la fois un lot de futures matrones et un certain nombre d'agriculteurs.

C'est ainsi que de 1688 à 1708 des vaisseaux de la *Compagnie* transportèrent à la pointe sud de l'Afrique environ trois cent cinquante émigrants, qui vinrent renforcer la jeune colonie grandissant au pied de la montagne de la Table.

Les Hollandais firent d'abord un cordial accueil aux réfugiés, à qui furent distribués de l'argent, des vivres et du bétail. On installa leurs familles dans les pittoresques vallées des *Perles* et des *Éléphants*, à Drakenstein et à Stellenbosch. Les Huguenots fondèrent là, caché dans les replis des montagnes, *Fransche Hoek*, le Coin français, et se plurent à donner aux résidences qu'ils occupaient des noms tels que la Normandie, la Champagne, le Languedoc, le Rhône, la Petite-Rochelle, qui rappelaient le doux pays natal.

La venue de ces émigrants eut les plus heureux résultats pour l'avenir agricole de la naissante colonie ; actifs, intelligents, les réfugiés enseignèrent de meilleures méthodes, principalement pour la culture de la vigne ; c'est ainsi que les fameux *clos de Constance* ont été plantés par des mains françaises.

Dans un très intéressant récit de voyage, *A travers l'Empire britannique*, le baron de Hubner raconte qu'il demanda l'hospitalité, dans le vallon de Fransche Hoek, à la famille Hugo, d'origine française, immigrée au Cap en 1693. Le patriarche, qui venait de mourir, avait eu 292 descendants directs, dont 212 étaient encore vivants. — « Il n'a « jamais été malade, dit l'une de ses filles ; il n'a jamais « gardé le lit un seul jour de sa vie et il est mort soudaine- « ment. — Et quel âge avait-il ? — Quatre-vingt-quinze « ans ! » Et le voyageur écrivain d'ajouter qu'on ne saurait donner en paroles une idée du caractère de calme et de prospérité champêtre qui distingue ce recoin isolé du monde.

Les émigrants n'eurent d'abord qu'à se louer des bonnes dispositions des anciens colons à leur égard ; malheureuse-

ment la *Compagnie des Indes* ne tarda pas à se défier de ces étrangers, qui prétendaient former une communauté *autonome*, distincte de l'Église hollandaise. Bientôt le gouverneur Van der Stell se plaignit avec aigreur de l'esprit d'indépendance des Huguenots et, en termes violents, adjura le Conseil du Cap « de rabattre l'impertinence des Français, « de renverser leurs complots et de révéler à tous la noirceur de leurs desseins ! »

Aussi la *Chambre des Dix-Sept*, d'Amsterdam, envoya-t-elle des ordres formels au gouverneur pour fondre dans l'agglomération batave l'élément français, dont la métropole se faisait un épouvantail. Les autorités du Cap séparèrent alors les réfugiés, les dispersant jusqu'aux confins des pays sauvages, et s'appliquèrent à exécuter lentement, mais avec méthode, le plan qui leur avait été dressé. Le dernier coup, et non le moins sensible, fut porté aux exilés, lorsque le gouvernement leur interdit l'usage du français.

Les Huguenots, ayant ainsi perdu leur langue, leurs usages, leur congrégation séparée et les mariages entre Français et Hollandaises devenant fréquents, la fusion fut bientôt complète entre les deux races. Aussi M. Pierre Leroy-Beaulieu, qui parcourut l'Afrique australe en 1895, a-t-il fait ressortir avec justesse « le contraste entre la rapide « absorption des Huguenots du Cap et l'étonnante vitalité « des Canadiens français en Amérique ». En effet, si les descendants des anciens colons normands, bretons, *angevins* ont pu, malgré l'afflux de l'émigration anglo-saxonne, conserver leur nationalité *propre*, ils le doivent en partie aux qualités prolifiques de la race, mais surtout à l'admirable dévouement des Prêtres de Saint-Sulpice, qui ont su maintenir dans la population française les mœurs, la langue et la religion de l'ancienne mère patrie.

Au contraire, le petit nombre des Protestants français du Cap ne tarda pas à être *dénationalisé*, noyé dans les flots pressés de l'élément néerlandais. Aussi, le naturaliste Le

Vaillant, qui visita la colonie en 1780, ne rencontra-t-il qu'un seul vieillard capable encore de s'exprimer dans la langue de ses pères ; avant la fin du XVIII^e siècle l'emploi du français avait absolument disparu.

Néanmoins les Huguenots, d'humeur frondeuse, résistèrent encore longtemps aux efforts que firent les autorités hollandaises pour les assimiler tout à fait. Citons un exemple de ce viril esprit d'indépendance qui, malgré tout, persistait après tant d'années dans l'âme des petits-fils des réfugiés.

Lorsqu'en 1795 l'amiral anglais Elphinston s'empara de la colonie hollandaise, le capitaine Du Plessis, descendant de Huguenots, se mit à la tête d'une poignée de braves et arrêta pendant quarante-huit heures, dans le défilé de Muizenberg, les forces très supérieures de l'ennemi. Notre compatriote fit montre d'une telle bravoure que le général victorieux voulut lui faire don d'un sabre d'honneur, comme insigne hommage rendu à sa superbe défense. Bien plus, Napoléon, ayant connu plus tard l'existence du valeureux capitaine, lui fit offrir un apanage et le titre de duc s'il consentait à rentrer dans l'ancienne mère patrie et à servir dans ses armées ; mais, avec un désintéressement à la Cincinnatus, Du Plessis n'accepta pas ces brillantes propositions.

« Je suis trop vieux, répondit-il au représentant de l'Empereur, pour devenir un grand seigneur en France, après avoir été toute ma vie un humble paysan en Afrique » ; et le héros, plus grand peut-être par sa modestie et son bon sens que par ses vertus guerrières, retourna simplement à ses sillons et à sa charrue.

Gageons que, si Du Plessis a fait souche là-bas, ses petits-fils font le coup de feu avec la même intrépidité et luttent contre l'agresseur avec la même *furia francese* que leur aïeul, le glorieux vaincu de Muizenberg, qui avait refusé de figurer dans le fastueux état-major de Napoléon et de briller dans la Noblesse Impériale.

Après la conquête du Cap par l'Angleterre, les Boërs, soit

de race hollandaise, soit d'origine française, ne supportèrent qu'avec frémissement la domination britannique qui, au mépris de la foi jurée lors de la reddition de la colonie, persistait à leur imposer une langue étrangère.

En 1816, les Boërs, exaspérés, levèrent l'étendard de la révolte ; mais, mal préparée, cette tentative d'insurrection échoua et cinq des rebelles, condamnés à mort, furent pendus dans des circonstances particulièrement odieuses. Un échafaud avait été dressé devant leurs proches parents, contraints, par un raffinement de cruauté, d'assister à l'exécution. Déjà les cinq malheureux se balançaient dans les airs, lorsque la potence se rompit sous le poids et les victimes roulèrent à terre à demi asphyxiées. Revenus à eux, les infortunés se jetèrent aux pieds de l'officier anglais, implorant sa pitié, et la foule des parents et des amis, qui voyait dans cet accident comme une intervention providentielle, joignit ses supplications à celles des condamnés ; mais ce fut en vain. Le colonel demeura inexorable. Les condamnés, au bout de plusieurs heures d'horribles angoisses, furent pendus pour la deuxième fois et, du coup, l'instrument du supplice tint bon. Depuis lors, l'endroit où périrent les cinq martyrs porte le nom de *Schlachtersnek*, ou la *Colline de la Boucherie*. Jamais les Boërs n'ont perdu le souvenir de cette sanglante tragédie. « *N'oubliez pas Schlachtersnek* » est resté leur cri de vengeance contre l'oppresseur anglais du Cap au Zambèze !

A la suite de cet acte d'inutile cruauté, les haines allèrent toujours en s'irritant entre les dominateurs et les opprimés. Vingt ans plus tard, l'exaspération des Boërs atteignit son apogée, lorsque les colons du Cap se virent ruinés par la loi sur l'émancipation des esclaves, appliquée dans la colonie brusquement et sans mesure.

Aussi un grand nombre d'entre eux, las d'être pillés et exploités, prirent-ils la suprême résolution de quitter cette contrée devenue inhospitalière et de partir à la découverte

d'une nouvelle patrie, à la recherche, comme le disait leur langage imagé, « de l'herbe et de la liberté ».

C'est en 1834 que commença la longue série des exodes répétés des Boërs avides d'indépendance, s'aventurant au cœur des immenses déserts, des ténébreuses forêts, préférant la lutte quotidienne contre les fauves ou les féroces indigènes à l'oppression et à la servitude.

Le grand exode, le *grootte trek*, a été très remarquable, parce qu'en plein XIX^e siècle il a répété des scènes émouvantes du monde biblique, des anciennes migrations des Israélites, auxquels d'ailleurs les Boërs aiment à se comparer.

La première caravane d'émigrants était conduite par un colon d'origine française, Pierre Retief, qui, en disant adieu à son domaine héréditaire, s'écriait :

« Nous quittons le Cap pour ne plus avoir aucun rapport
« avec les autorités britanniques. La contrée que nous
« abandonnons est fertile ; nous ignorons ce que sera le
« pays de demain. Nous savons seulement qu'il est plein
« de dangers ; mais nous nous confions en Dieu tout-puis-
« sant, juste et rempli de miséricorde ! »

La soif ardente de l'indépendance, une foi inébranlable et le mépris de la mort qu'elle engendre, voilà le secret, dans le passé comme dans le présent, des merveilleuses victoires de ces *croyants* qui, en marchant au feu, entonnent les psaumes de David et rappellent ainsi les traditions des armées de Gustave Adolphe et de Cromwell !

Qu'importent, en effet, les Mausers, les Shrapnels ou autres armes du dernier modèle, qu'importent les fusils au tir invraisemblable, les canons à la prodigieuse portée, si les hommes, appelés à s'en servir, n'ont pas d'avance *fait le sacrifice de leur vie* ?

Seule la Foi enveloppe le courage du guerrier d'une triple cuirasse impénétrable ! Seule la Foi donne la trempe de l'acier à l'âme du soldat intrépide, qui est le meilleur ressort des armées !

Aussi, bien fous et bien criminels les législateurs qui, pris de vertige et aveuglés par l'esprit sectaire, suppriment les aumôniers dans les casernes et l'enseignement religieux dans les écoles, tarissant ainsi la source la plus pure et la plus vivifiante du patriotisme !

Mais revenons aux émigrants boërs : tandis que certains groupes gagnaient les plaines du Nord, d'autres, franchissant la chaîne du Drakensberg, saluaient bientôt de cris enthousiastes les riches et plantureux territoires du Natal, « Terre Promise » qui s'espaçait magnifiquement sous leurs yeux jusqu'à la mer.

Malheureusement Pierre Retief et ses courageux compagnons eurent tort de se fier à la parole du perfide chef zoulou Dingaan qui, à l'instigation des Anglais, fit traîtreusement égorger, au lendemain des fêtes et des danses, six cents Boërs, hommes, femmes et enfants. Le torrent, témoin de ces horreurs, a conservé le nom sinistre de Mord Spruit, le *Ruisseau du Meurtre*.

Ce nom détestable des Zoulous évoque de pénibles souvenirs chez tout Français, à quelque parti politique qu'il appartienne, en rappelant la fin tragique d'un Prince, brave jusqu'à la témérité, qui, lâchement abandonné par son escorte anglaise, arrosa de son sang cette terre maudite du Zoulouland, où une souveraine déçue, n'ayant plus pour diadème que la couronne du malheur, eut la sublime énergie d'accomplir le plus douloureux des pèlerinages imposés à l'amour maternel !

Le sanglant échec de Retief fut vengé quelque temps après par Prétorius et ses compagnons sur les bords de la Bloed River, la *Rivière du Sang*, et, maîtres de cette contrée si chèrement conquise, les émigrants espéraient goûter enfin un peu de repos ; mais ils avaient compté sans l'opiniâtre Anglais qui les traquait sans merci. Quelques mois plus tard sir Napier, gouverneur du Cap, intervenait à l'improviste et, sous le fallacieux prétexte de protéger les

sauvages Zoulous contre les Boërs rebelles, il décidait l'occupation militaire du Natal. A deux reprises la colonne des envahisseurs fut repoussée sur ces territoires où *la malchance* semble poursuivre les armes britanniques.

Les femmes elles-mêmes donnèrent un superbe exemple d'intrépidité; à Maritzbourg elles déclarèrent crânement au commissaire anglais « qu'elles étaient prêtes à passer à « *pieds nus* la chaîne du Drakensberg plutôt que de se « courber sous le joug étranger ! »

Cependant une nouvelle troupe d'envahisseurs eut raison des Boërs mal armés. Le district de Natal fut alors incorporé dans la colonie du Cap, « attendu, disait le décret d'annexion, « que tout pays habité par des sujets *anglais* est pays « *britannique* ! » On sait que, dans un ordre d'idées analogues, Jonh Bull considère toute île, toute terre vacante sur le globe comme dépendance *dormante* de son empire, et toute mer comme plus ou moins soumise à son sceptre maritime.

Beaucoup de Boërs ne purent se résigner à retomber sous le joug abhorré; ils résolurent de fuir à nouveau vers le désert, préférant l'indépendance aux fertiles pâturages du Natal. Ils repartirent donc sous la conduite de Prétorius, l'implacable ennemi de l'Angleterre.

C'est ainsi que l'émigration est peu à peu devenue, chez les Boërs, comme une habitude « nationale », qu'ils ont désignée par un mot propre : *trekken*. Faire un *trek*, c'est le terme consacré dans l'Afrique du Sud pour exprimer le fait usuel de quitter sa ferme et ses champs, d'emmener sa famille et son bétail, pour aller droit devant soi dans l'inconnu et échapper à l'agresseur anglais. C'est là un des traits les plus originaux de l'histoire de la colonisation européenne dans l'Afrique australe.

Parmi ces caravanes d'audacieux émigrants les unes s'arrêtèrent au-delà du fleuve Orange et devinrent le noyau du futur État libre de ce nom, les autres, franchissant le Vaal,

s'avancèrent vers les hauts plateaux du Nord, fuyant toujours le *verdoemde Engelschman*, l'Anglais maudit, qui marchait sur leurs talons.

Les Boërs, ces rudes pionniers au visage hâlé, ombragé des larges ailes de leur feutre, allaient d'étape en étape, suivis de leurs esclaves et de leurs troupeaux ; ils conduisaient ainsi leurs grands chariots, surmontés d'une tente et traînés par six paires de bœufs robustes, maisons roulantes, « arches de Noé africaines », où s'entassaient les femmes, les enfants, les vieillards, le pauvre mobilier.

De temps à autre, il leur fallait faire le coup de feu contre les grands lions au pelage roux et repousser les furieuses attaques des sauvages aux flèches empoisonnées. Dès qu'ils se voyaient assaillis par les indigènes, les Boërs, prenant une disposition de combat très originale, rangeaient leurs convois en *laagers* : à cet effet, ils liaient étroitement les roues des chariots les unes aux autres et palissadaient de leurs bestiaux la ligne extérieure, renfermant femmes et enfants au centre du cercle.

Ces remparts passagers n'étaient pas des « murailles vivantes » comme les célèbres carrés de Desaix ou de Kléber ; mais les Boërs renouvelaient, par un ingénieux procédé, l'ancienne tactique de combat des Cimbres de Marius et des Gaulois de Jules César. Les interstices entre les chariots formaient autant de meurtrières par lesquelles les défenseurs tiraient avec leurs fusils à éléphants sur les ennemis, dont ils faisaient un grand carnage.

C'est ainsi que Prétorius, à la tête d'une colonne d'émigrants, rejeta en déroute les belliqueuses tribus des Matabélés, qui lui barraient le chemin, et fonda, en 1848, l'« État libre d'Orange » malgré l'opposition de l'Angleterre, qui avait mis sa tête à prix ; mais les magistrats anglais, suivant à la piste les traces des fugitifs, s'empressèrent de proclamer la souveraineté britannique au nord de l'Orange. Comme au Natal, une partie des Boërs résista avec acharnement, tandis

que d'autres, reprenant leur *trekken*, allèrent plus loin constituer la nouvelle République du Transvaal, dont Prétorius fut aussi le premier président.

Cependant les autorités anglaises se lassèrent de la vaine poursuite de ces *Vortrekkers* insaisissables. Aussi, en 1852, le ministère de lord Derby jugea-t-il de sage politique de signer avec les deux États boërs la convention de *Sand River*, qui reconnaissait formellement leur indépendance.

Le publiciste anglais Froude a dévoilé le secret mobile de l'apparente générosité de ses compatriotes dans la circonstance. « Nous comptions bien, avoue-t-il, que les deux États boërs périraient bientôt dans une lutte inégale soutenue contre les tribus indigènes, qui surpassent incomparablement en nombre les citoyens hollandais. »

C'est bien là, n'est-ce pas, la « belle philanthropie » anglo-saxonne, digne d'une race aussi *supérieure* : l'Angleterre octroyait le droit de végéter misérablement à des populations rebelles à la servitude, parce qu'elle escomptait leur destruction et qu'en outre elle ignorait la présence, dans ces districts, de diamants ou de gisements aurifères. Il y a cinquante ans, elle tramait déjà l'anéantissement de cet admirable petit peuple, qu'à l'aurore du xx^e siècle elle poursuit avec un barbare acharnement !

En quoi, pourtant, ces pauvres populations rurales portaient-elles ombrage au « Crésus britannique » ? Les Boërs, aux mœurs rudes, simples et austères, menaient, au milieu des prairies et des *velds*, une existence essentiellement pastorale. Les Anglais ont fait un crime à ces bergers de leur caractère un peu farouche ; mais cette rudesse tenait à leur isolement parmi les nègres et les animaux sauvages. Au siècle dernier, leurs ancêtres avaient presque adopté le mode de vie très primitif des Cafres et, à l'exemple des indigènes, ils se servaient de peaux de bêtes pour se vêtir. D'ailleurs, beaucoup de ces pasteurs se couchent encore tout habillés,

coutume qui provient de la vie nomade menée par leurs pères.

Ces ruraux sont sobres, d'une extrême probité, foncièrement religieux et demeurent attachés au régime patriarcal que leurs ancêtres avaient transporté des Pays-Bas au Cap. Ainsi matin et soir ils font la prière en commun et chantent des psaumes ; le chef de famille lit alors à haute voix un chapitre de la vieille bible enluminée, que l'on ouvre avec respect, et il en commente pieusement quelque passage ; puis le vénérable aïeul donne la bénédiction à ses nombreux enfants et petits-enfants respectueusement groupés autour de lui.

Les Boërs ont conservé certaines coutumes très originales : en voici une bien conforme à leurs goûts nomades et d'une pittoresque ingénuité. Lorsqu'un jeune homme a résolu de se donner une compagne dans sa vie champêtre, il inscrit sur une liste tous les noms des jeunes filles des districts voisins qui pourraient lui convenir, orne son chapeau d'une plume d'aigle, emblème de sa bravoure native, et pique des deux au travers des *velds* à la recherche d'une fiancée. Dès qu'il arrive à la première ferme, il met pied à terre, entre sans prononcer une parole et tire de sa poche une boîte de prunes confites, douceur destinée à la mère, et une chandelle de cire, offre modeste dont les familles comprennent le naïf symbole. La mère, elle, accepte toujours la friandise ; quant à la chandelle réservée à la jeune fille, si celle-ci l'agrée, on l'allume aussitôt et la mère enfonce une épingle à un pouce au-dessous de la flamme ; la distance ainsi marquée limite le temps pendant lequel les jeunes gens peuvent s'entretenir. Si la chandelle a été refusée, l'aspirant, peut-être à regret, mais le visage impassible, reprend sa chevauchée et va plus loin frapper à une autre porte, dans l'espoir de trouver un cœur plus sensible qui batte à l'unisson du sien.

Les Boërs, comme tous les peuples pasteurs, se montrent

très hospitaliers, et les *Français*, en particulier, sont assurés de rencontrer chez eux le meilleur accueil. Il en va tout autrement pour les voyageurs ou les touristes anglais.

Citons à ce sujet une anecdote que raconte M. Fabius Féraud, qui parcourut le Transvaal il y a quelques années :

« Un soir, dit notre compatriote, sur les confins du « Great Buschman Land, par un de ces orages terrifiants « comme on en voit dans ces pays, j'allai frapper à la porte « d'un fermier boër. Par malheur, au lieu de saluer le « paysan en langue hollandaise, j'eus la fâcheuse idée de « m'exprimer en anglais. A mon grand étonnement le Boër « me regarde, tire quelques bouffées de sa pipe... et ne me « répond pas. — Ma situation devenait pénible. — Tout à coup « à l'intérieur une voix de femme s'élève, s'informant de ce « qui se passait. « Oh, répond le Boër candidement, ce n'est « qu'un *Anglais*. — Aussitôt je proteste, je me réclame « de ma qualité de Français. Le brave homme ouvre alors « de grands yeux tout surpris, me tend sa large main ; il « crie à sa femme : « Le Café ! Le Cognac ! » et me dit avec « un sentiment d'orgueil et de joie : « *Ich bin ooch een* « *Franschman!* — Moi aussi je suis un Français. — Le « fermier s'appelait Visage ; j'étais le premier de ma nation qu'il voyait ! »

Ce trait, et on pourrait en citer bien d'autres analogues, prouve avec quel attachement les Boërs, d'origine française, sont restés fidèles à la patrie de leurs pères. Ils s'intéressent toujours à l'histoire de France, surtout aux événements modernes dont notre pays est le théâtre. Lorsqu'un de nos compatriotes est reçu dans une de ces demeures hospitalières, le patriarche ne manque jamais de tirer d'un vieux bahut quelques reliques de famille pieusement conservées, bible aux naïves gravures ou parchemin poudreux, et de les montrer avec fierté au voyageur qui partage son émotion.

On estime qu'il existe actuellement au Transvaal environ 800 familles qui peuvent revendiquer une origine française.

Le mélange du sang français n'a d'ailleurs pas été sans influence sur le type boër au double point de vue physique et moral. Le Boër, en effet, qui réalise un des plus beaux spécimens de la race blanche, a pris aux peuples européens leurs qualités les plus précieuses, en unissant à la robustesse naturelle et aux vertus froides des Hollandais la chaleur et la générosité françaises.

Jadis chaque chef de famille habitait un immense domaine et y menait une existence isolée au milieu de ses esclaves, de ses serviteurs et de sa nombreuse progéniture. Un proverbe ne dit-il pas que le Boër n'aime point à voir « la fumée » de son voisin ?

Les vastes étendues de terre, ainsi occupées et appelées *plaats*, formaient comme autant d'États minuscules, embrassant jusqu'à 10 ou 20 mille hectares, sur lesquels vivaient d'innombrables troupeaux de bœufs, de chevaux et des milliers de moutons ; mais depuis une génération ces spacieux domaines, sortes de *latifundia*, se font de plus en plus rares, des spéculateurs européens étant devenus propriétaires d'un grand nombre de ces *plaats*, dépecés en parcelles, souvent encore de belle étendue.

On sait comment les étrangers ont été attirés dans ces solitudes : l'immigration a eu pour causes d'abord la découverte des diamants à Kimberley, puis celle des gisements d'or au Transvaal.

En 1869, un Boër, nommé Niekerk, remarqua une pierre brillante suspendue au cou d'un sorcier cafre en guise d'amulette ; il la troqua contre quelques bœufs ; mais on reconnut bientôt que c'était un énorme diamant, et la gemme, après bien des vicissitudes, fut enfin achetée dix mille livres sterling par un mercanti juif. La nouvelle de cette prodigieuse trouvaille se répandit avec la rapidité de la foudre. Ce fut un formidable *rush* : une nuée d'aven-

turiers de toute espèce s'abattit sur les rives du Vaal, sur cette nouvelle Ophir merveilleuse, située aux confins de la colonie du Cap et de l'État d'Orange, et du milieu des pauvres huttes de mineurs jaillit, comme par enchantement, la célèbre Kimberley, la « Ville des Diamants ».

Naturellement John Bull, dont la cupidité était allumée, ne pouvait manquer d'intervenir. N'a-t-on pas dit spirituellement que dans l'Afrique australe au Zoulou succède l'éléphant, à l'éléphant le Boër et au Boër l'Anglais? Le Zoulou dévaste, l'éléphant se repaît, le Boër défriche ou découvre et l'Anglais lui, rapine, en disant au malheureux qu'il dépouille : « Maintenant tu es chez moi et je suis le « maître ! » — Entre individus cela s'appelle le vol, entre nations cela se nomme *una combinazione* de la diplomatie.

C'est ainsi qu'en 1870 M. Campbell, gouverneur du Cap, suivi d'une troupe de policemen, déclara britannique la région diamantifère, et cela en flagrante violation des droits de l'État libre d'Orange, et malgré les protestations indignées de son président M. Brandt.

« L'idée, a dit Froude, que la plus magnifique mine de « diamants du monde pût échapper à l'Angleterre étouffa « tous les scrupules. Dans cette affaire des Diamond Fields « mes compatriotes ont fait preuve d'un insolent cynisme, « et c'est peut-être la page *la plus honteuse* de l'histoire « coloniale de l'Angleterre. »

Le publiciste anglais fait bien de dire *peut-être*, car son gouvernement a sur la conscience une riche collection de mauvais coups du même genre.

Enfin en 1877 le Griqualand ouest, avec les mines de diamants, fut définitivement incorporé dans la colonie du Cap. Cet odieux exploit, ou plutôt cette rapine, avait mis en appétit le lion britannique, dont la voracité, comme on sait, est insatiable. La même année lord Carnarvon, prétextant la guerre que le Transvaal faisait aux Cafres, donna l'ordre à sir Shepstone, haut commissaire anglais, de procéder, par

la persuasion ou la force, à l'annexion de cette République. Le *Volksraad*, qui correspond à notre Chambre des Députés, protesta avec la dernière énergie. Sur 8,000 citoyens consultés 6,800 refusèrent hautement de devenir citoyens britanniques. Il ne restait plus devant cet insuccès qu'à recourir à l'arbitraire.

Le 12 avril, sir Shepstone fit son entrée dans Prétoria à la tête d'un corps de cavalerie : l'annexion était un fait accompli et la République Sud-Africaine fut escamotée comme une muscade.

Aucune mesure ne pouvait être plus inique et de vibrantes protestations éclatèrent de toutes parts. John Colenso lança cette virulente apostrophe : « La manière hypocrite et « déloyale avec laquelle on a annexé le Transvaal est « indigne du nom anglais ! » M. Trollope, le remarquable publiciste, écrivit : « Je doute qu'il y ait dans l'histoire d'An- « gletterre un précédent à un pareil coup de force. C'est « absolument comme si l'empire d'Allemagne s'annexait le « territoire helvétique, sous prétexte que, comme Répu- « blique, la Suisse fait courir des dangers à l'Europe... »

Mais beaucoup d'hommes d'État, en Angleterre, étaient déjà égarés par « cet esprit d'imprudence et d'erreur » dont parle le poète et qui a été cause de tant de désastres dans le domaine politique ! Ainsi, sir Garnet Wolseley, commandant en chef des armées anglaises, s'écria avec une emphase de rhéteur : « Tant que le soleil luira, le Transvaal restera terri- « toire britannique. On verra la rivière du Vaal remonter vers « sa source plutôt que l'Angleterre renoncer au Transvaal. »

En fait de source et de fleuve, pour continuer les méta- phores, l'Angleterre, croyons-nous, épuise dans la lutte actuelle son Pactole, qui, comme le « fleuve audacieux » du poète, ne porte plus à la mer que les « hideux cadavres » de ses enfants, lamentables hécatombes immolées dans la plus injuste des guerres pour l'odieuse conquête de champs d'or devenus des champs de mort et de carnage !

De leur côté, les Boërs ne restèrent pas inactifs : le 4 avril 1878, ils tinrent à Doomfontein une assemblée générale dans laquelle fut décidé l'envoi en Angleterre d'une mission, conduite par Paul Krüger et le général Joubert, pour protester contre l'annexion et réclamer au moins l'autonomie administrative ; mais le siège de lord Beaconsfield, premier ministre, était fait et les délégués se virent éconduits par le Foreign Office, sourd à toutes leurs doléances. Voyant l'échec complet de leurs réclamations pacifiques, les Boërs, dans un vaste meeting, résolurent de recourir enfin aux armes pour faire valoir leurs droits foulés aux pieds et sauvegarder leur indépendance (8 décembre 1880).

On peut se rendre compte de l'inébranlable résolution qui animait les esprits au Transvaal par cette stoïque déclaration du *Volksraad* affirmant, dans une séance mémorable, « que ses membres se feraient tous tuer plutôt que de consentir jamais à la cession d'un pouce de territoire ! » — Et ce n'était pas là de vaines bravades, les événements ultérieurs l'ont bien prouvé.

Un frisson de patriotique courroux secoua tout le pays : le soulèvement fut général ; comme aujourd'hui, enfants et vieillards marchèrent au feu. C'est une belle page de l'histoire de l'Afrique australe et de l'éternelle lutte du faible contre le fort ! On vit alors les femmes donner l'exemple d'une sublime bravoure ; elles suivaient au combat frères ou maris, faisant même le coup de feu dans l'embuscade ou relevant les blessés sous la grêle des balles.

Les femmes boërs, dont l'enthousiasme pour leur patrie surpasse peut-être celui des hommes, ont toujours été renommées pour leur admirable courage ; il serait aisé de citer une foule de traits où elles ont fait éclater leur indomptable vaillance. En voici un émouvant exemple tiré du grand exode de 1838.

Attaqués par les Zoulous pendant leur traversée des monts Drakensberg, les émigrants alignèrent à la hâte leurs

chariots en *laagers* pour résister au choc de 10.000 sauvages, vrais démons. Derrière ces retranchements improvisés, les hommes tiraient avec les fusils que leurs épouses ou leurs sœurs rechargeaient elles-mêmes, enflammant l'ardeur des Boërs et tuant à coups de hache les féroces ennemis qui tentaient, en rampant sous les chariots, de pénétrer dans ce réduit, défendu par tant d'intrépides « Jeanne Hachette ! »

Il en est de même dans la guerre actuelle. On raconte qu'à la gare de Prétoria un train partait emportant un *commando* acclamé par la foule. Une femme aperçoit, parmi les soldats montant dans le wagon, son fils âgé de 16 ans à peine et qui s'était engagé à son insu. — « J'aurais dû m'en rôler tôt ou tard ; mieux vaut partir aujourd'hui », dit-il à sa mère en guise d'excuse. Mais celle-ci de répondre avec une laconique grandeur : — « Va, mon fils, tu fais bien ! » — A de tels spectacles, dignes des temps héroïques, on se figure voir revivre la mère spartiate qui, sans une larme, avec un esprit de sacrifice surhumain, tendait la lance et le bouclier à son fils unique volant à l'ennemi !

Elle fut vraiment superbe cette guerre de l'Indépendance, au cours de laquelle les Boërs, multipliant leurs prouesses, se couvrirent de gloire. Les *commandos* livrent successivement à l'envahisseur douze combats d'où ils sortent toujours victorieux. Enfin, le 27 février, la colonne écossaise, accourue du Natal, se retranche à Majuba-Hill, position stratégique que l'état-major anglais jugeait inexpugnable ; mais une troupe de *burghers* escalade la colline et enveloppe les régiments ennemis. Le général Colley et une partie de ses soldats tombent sous l'effroyable fusillade des assaillants ; les autres sont tous blessés ou forcés, après une belle défense, de mettre bas les armes.

Un écrivain militaire, qui fait autorité, n'a pas hésité à déclarer que la prise du mont Majuba par les forces de Joubert constitue un des exploits dont les meilleures troupes du monde pourraient se montrer justement fières.

Cet échec infligé au prestige anglais eut un retentissement considérable. L'Angleterre, profondément humiliée, réclamait vengeance ; mais Gladstone, premier ministre, donna un bel exemple de sang-froid politique et, à la nouvelle du désastre de Majuba-Hill, adressa au gouverneur du Cap un télégramme noblement digne dans son laconisme résigné : « Nous avons fait tort aux Boërs ; faites la paix ! »

Le 23 mars la guerre était terminée et le traité de Prétoria, signé le 3 août par les plénipotentiaires anglais avec le triumvirat Krüger, Joubert et Prétorius, garantissait aux vainqueurs une autonomie *presque complète*. En effet, en vertu de cette convention la République Sud-Africaine était reconnue en qualité d' « État transvaalien », avec liberté de s'administrer à son gré, sous réserve, il est vrai, de la suzeraineté britannique.

L'Angleterre s'exécutait de mauvaise grâce ; puisqu'elle se résignait à boire le calice amer, elle eût mieux fait de l'avalier d'un trait, sans laisser de fiel au fond de la coupe.

Aussi les Boërs, flairant quelque piège, envoyèrent-ils une députation sur les bords de la Tamise pour conférer avec lord Derby, secrétaire d'État aux Colonies ; après de laborieuses négociations les deux parties conclurent un nouveau traité, qui porte le nom de « Convention de Londres » du 27 février 1884.

Qu'il me soit permis d'insister sur certaines clauses de cet instrument diplomatique, malgré l'aridité du sujet, qui ne saurait rebuter une élite comme celle qui me fait l'insigne honneur de m'écouter, auditoire si bienveillant et dans lequel vous, Mesdames, vous représentez un élément si fin et si délicat ! L'esprit de la femme, en effet, faussement réputé léger, mais bien plutôt subtil et moucheté de nuances, ne saisit-il pas, souvent mieux que celui de l'homme, les procédés ondoiyants et fallacieux de cet art cher à Talleyrand et qui s'appelle la diplomatie ?

Pour en revenir au traité de Londres, le contrôle que

l'Angleterre s'était d'abord arrogé sur les relations extérieures du Transvaal, fut remplacé par le droit, beaucoup plus restreint, d'approuver ou de rejeter les traités conclus par la République Sud-Africaine.

Ainsi donc, la différence entre les deux instruments diplomatiques est considérable : dans le second, celui de 1884, le mot de *suzeraineté britannique* a disparu ; il n'est plus question de résident anglais à Prétoria ; l'agrément de la Reine n'est plus exigé pour la validité de certaines lois votées par le *Volksraad*. Enfin, le gouvernement de Londres a renoncé, en tout état de cause, au droit de faire circuler des troupes sur le territoire de la République Sud-Africaine.

Bien plus ! du consentement de la Grande-Bretagne, le gouvernement de Prétoria, depuis 1894, exerce le protectorat sur le Swaziland. Or, si le Transvaal est un état protecteur, il ne saurait être protégé et, s'il n'est pas protégé, il est *indépendant*. La République Sud-Africaine jouit-elle donc de la plénitude de l'autonomie ? Non. Le Transvaal doit être classé parmi les États dont la souveraineté, réellement existante au point de vue international, subit cependant, sur un point spécial, *une certaine limitation de pouvoir* ; mais cette restriction si minime ne saurait détruire ni l'essence, ni l'exercice de la souveraineté. Telle est, du moins, l'opinion de M. Arthur Desjardins, de l'Institut de France, de M. Van der Vlugt, de l'Université de Leyde, de M. Westlake, de l'Université de Cambridge, du D^r H. Rivier, bien connu par son *Précis de Législation Internationale*, *Lehrbuch des Völkerrechts*, et d'autres éminents jurisconsultes qui font autorité dans ces hautes matières de droit des gens.

Si nous nous sommes étendu sur la grave question de la suzeraineté de la Grande-Bretagne, c'est qu'elle a été le brandon de discorde entre cette puissance et le Transvaal, qui, lui, a toujours considéré la convention de 1884 comme sa *Charte d'Indépendance*.

D'ailleurs toutes les arguties des hommes d'État anglais n'ont pu donner le change à l'opinion publique en Europe. Elle sait bien qu'au fond du creuset diabolique, où ont été savamment amalgamés les prétextes de suzeraineté ou de franchise électorale, se trouve le précieux métal jaune. L'« or », voilà ce qui en réalité a provoqué les convoitises d'Albion. Les *placers aurifères* ont été cause des malheurs du Transvaal !

Nous avons parlé de l'ardeur avec laquelle les prospecteurs s'étaient précipités vers les Diamond Fields aux alentours de Kimberley ; mais le *rush* fut encore plus impétueux, dès qu'on eut constaté l'existence de l'or au Transvaal.

C'est en 1885 qu'un certain Harry Struben, aujourd'hui retiré millionnaire au Cap, découvrit le fameux *banket* ou conglomérat aurifère sur le plateau situé entre Prétoria et Potschefstroom, et qui fut érigé en district minier sous le nom de *Witwatersrand* ou « la Rangée de l'Eau Blanche ». Un tourbillon de spéculateurs, d'aventuriers de tout acabit, noyau des futurs *Uitlanders*, s'y rua avec frénésie. Bientôt se fondèrent des compagnies puissantes, qui, grâce à la main-d'œuvre à vil prix des Cafres, réalisèrent d'énormes bénéfices ; le pays fut rapidement sillonné d'un réseau de voies ferrées, et les lignes reliant le centre minier aux grands ports du Cap, de Durban, de Lourenço-Marquez contribuèrent à développer dans le Witwatersrand la production de l'or qui, d'une valeur de deux millions à peine en 1887, dépassa, en 1898, quatre cents millions de francs !

La richesse aurifère du Rand n'est pas contestable ; le rendement y est très supérieur à celui des meilleurs placers de la Californie. D'après les calculs du célèbre ingénieur Wilkinson, la valeur totale de l'or susceptible d'être extrait de ces gisements serait de vingt-deux milliards. Il y a donc encore de la marge avant l'épuisement du Main Reef, qui a donné lieu à une spéculation phénoménale avec des alternatives de *booms* fantastiques et de *cracks* colossaux

auxquels restent attachés les noms des Cecil Rhodes, des Beit, des Barnato, ces rois du capitalisme.

Au centre de ce foyer d'effervescence fantastique a surgi, comme créée par la lampe merveilleuse d'Aladin, Johannesburg, « The Golden City », la *Ville d'Or*, bâtie sur l'or, par l'or, pour l'or, métropole financière dont, hier pour ainsi dire, on ne trouvait pas la trace sur les cartes. On demeure stupéfait devant cette formidable énergie qui, en si peu d'années, a su métamorphoser une lande stérile, un misérable campement de mineurs en une opulente cité de 150.000 habitants, fière de ses somptueux hôtels, de ses théâtres, de ses clubs, de ses usines, ville bruyante, affairée, enfiévrée, qui présente un frappant contraste avec la paisible et champêtre Prétoria, nouvelle « La Haye » africaine, tandis que l'industrielle et mercantile Johannesburg est la « Jeune Amsterdam » du Transvaal.

Johannesburg, où étrangers et Anglais surtout affluaient sans cesse, ne tarda pas à devenir un ardent foyer d'intrigues contre le gouvernement régulier de Prétoria. Les *Uitlanders*, comme on les appelle, formèrent, dès 1892, sous le nom de « National Union », un Comité révolutionnaire qui se livra à une agitation factice pour dénoncer le régime protectionniste du Transvaal ; mais leur principal grief était de ne pouvoir obtenir assez rapidement, avec la naturalisation, les droits civiques et d'être tenus à l'écart des élections. Les exigences de ces « intrus », pour la plupart hôtes nomades et passagers, étaient des plus dangereuses : en effet, le nombre des *Burghers* ou citoyens étant restreint, il n'était pas douteux que les *Uitlanders*, une fois nantis de droits électoraux et bientôt maîtres de la majorité au *Volksraad*, tenteraient de s'emparer du pouvoir et de reléguer au second rang les Boërs, les vrais patriotes et les légitimes propriétaires du sol.

Ce qui faisait la force des coalisés de Johannesburg c'était l'énergique appui que leur prêtait sir Cecil Rhodes, ce

singulier homme d'État qui, de simple prospecteur aux mines de diamant, était devenu chef des *Africanders* et premier ministre du Cap.

C'est une figure d'une puissante originalité que ce lanceur d'affaires colossales, d'une audace vertigineuse, d'un *puffisme* à la Stanley, qui a donné son nom à une immense contrée la *Rhodesia* et que ses admirateurs enthousiastes ont surnommé le « Napoléon du Cap ». Cet aventurier de génie, aux conceptions titaniques, avait conçu un plan gigantesque, devenu cher aux *Jingoïstes* de Londres : il projetait de constituer une formidable colonie anglaise du Cap à Alexandrie, sans aucune interruption et englobant tous les États intermédiaires. Le Transvaal avait le « mauvais goût » de couper par ses territoires la grande ligne de communication ; il fallait annexer le Transvaal. N'était-ce pas d'ailleurs, pensait le cynique politicien, une faible proie, que la pieuvre monstrueuse devait aisément étreindre dans ses avides tentacules ?

Ce projet machiavélique a été la genèse de la fameuse équipée du pirate Jameson, de cet « écumeur de terre » qui, en décembre 1895, à la tête d'une bande de flibustiers, a envahi en pleine paix le territoire transvaalien. Nous ne rappellerons pas des faits trop connus : le piteux échec de cette échauffourée grâce à l'habile vigilance du président Krüger et à la rapide mobilisation des *Burghers* qui, sous la conduite de Kronje, cernèrent à Krügersdorp et prirent, comme dans un coup de filet, la troupe des envahisseurs ; mais, si cette audacieuse agression avait été inspirée par Cecil Rhodes et exécutée par Jameson, M. Chamberlain, le ministre des Colonies, y avait plus ou moins trempé. Malgré ses louches dénégations, jamais l'Enfant gâté des Impérialistes anglais n'a pu se laver de sa complicité dans cet acte de *brigandage* international, auquel le fameux télégramme de félicitations de Guillaume II à Krüger a donné un si grand retentissement dans le monde entier.

Depuis lors ce néfaste *raid* Jameson a toujours pesé sur les relations de plus en plus tendues entre les gouvernements de Londres et de Prétoria. Quelle confiance, en effet, pouvait inspirer l'Angleterre au président Krüger, lorsqu'après sa générosité chevaleresque à l'égard des forbans de Jameson il connut l'impunité assurée aux chefs du complot, la honteuse comédie de l'enquête parlementaire jouée pour blanchir Chamberlain trop compromis ?

Le Transvaal eut désormais l'intime conviction que l'Angleterre était résolue, sous une forme ou une autre, à supprimer son indépendance. Il se trouva donc dans l'impérieuse nécessité de se préparer à la lutte suprême pour l'existence, et c'est cette noble tâche à laquelle, avec un admirable patriotisme, s'est attelé pendant trois ans le président Krüger.

Il commença par s'assurer l'utile concours de l'État libre d'Orange, dont le président M. Steijn avait en lui une entière confiance, et le 17 mars 1897 un traité formel d'alliance fut conclu entre les deux républiques sœurs.

Puis, sans bruit, avec une prudence consommée le chef de l'État se mit à organiser l'armée, achetant des milliers de fusils Mauser, commandant des canons aux usines du Creusot et Krupp en Allemagne, et « l'oncle Paul », comme l'appellent familièrement ses compatriotes, n'hésita pas à user de stratagème pour faire parvenir mystérieusement au Transvaal batteries et munitions. Voici comment s'y prit le Président.

Des navires allemands, français et même anglais, chargèrent à Hambourg et au Havre d'énormes colis qui portaient des étiquettes bien inoffensives : « *Machines agricoles.* » Ces prétendus appareils aratoires furent débarqués à Lourenço-Marquez, puis expédiés par la voie ferrée portugaise à Prétoria, où on se garda bien de les déballer. A mesure que les canons ou les mitrailleuses ainsi déguisés arrivaient, on les dirigeait aussitôt sur les districts

reculés du nord, vers le Zoupantsberg, et les *Burghers*, convoqués « à la sourdine », venaient s'exercer aux évolutions et aux écoles à feu loin de toute ville, de tout consulat britannique.

En peu de temps le Transvaal acquit une redoutable artillerie et d'excellents artilleurs, et cela à la barbe des agents anglais bernés par l'astuce patriotique de Krüger. Ces espions zélés, qui multipliaient leurs visites dans les arsenaux sans y découvrir aucune nouvelle pièce, écrivaient à M. Chamberlain avec une assurance imperturbable :

« Ces pauvres Boërs en sont encore à compter sur leurs « vieux canons de 1881 ; ils n'en ont pas d'autres ! . . . »

Enfin le Président achevait le système des fortifications autour de Prétoria et de Johannesburg et dépensait ainsi deux cents millions en préparatifs militaires de toute sorte.

La tâche de l'infatigable organisateur de la défense nationale était d'autant plus ardue que le Transvaal ne possédait alors, comme troupes régulières, qu'un corps de police et un régiment d'artillerie, soit environ 1,200 hommes ; mais, à défaut d'armée permanente, la loi astreint tout Boër au service militaire de 16 à 60 ans. Appelé sous les armes il arrive aussitôt avec quatre jours de vivres, consistant surtout en *billong* ou bœuf desséché, et muni d'une centaine de cartouches. Équipé ainsi et monté sur son petit poney inlassable, le Boër peut fournir une course de 350 à 400 kilomètres en quatre jours.

La mobilisation s'opère avec une étonnante promptitude. En voici un exemple frappant : en 1890, lors d'une alerte donnée par les *Uitlanders* de Johannesburg, le gouvernement de Prétoria craignit une révolte soudaine et lança vers six heures du soir un ordre de mobilisation à trois districts. Le lendemain même les habitants de Johannesburg n'en croyaient pas leurs yeux en voyant dès cinq heures du matin défiler dans les rues de la ville 800 Boërs tout armés et équipés.

Pendant l'action les *Burghers* se portent avec une merveilleuse rapidité d'un point à un autre. D'ordinaire ils ne combattent pas à cheval ; leurs montures, dressées à ce manège, restent docilement en arrière, la bride sur le cou, et même se couchent sur le sol, quand leurs maîtres ont intérêt à les dissimuler à l'ennemi. La mobilité du Boër au combat est extrême : en un instant il saute de cheval, se remet en selle, paraît, disparaît, fond à l'improviste ou voltige autour de l'adversaire comme un essaim d'abeilles.

Le *Burgher* est non seulement un cavalier hors ligne, mais encore un tireur incomparable. Dès son enfance pour ainsi dire on le forme à l'exercice du tir ; adolescent il s'habitue à abattre la rapide antilope en pleine course. De bonne heure il s'entraîne à explorer les vastes plaines de l'Orange et du Vaal avec de bonnes jumelles qui ne le quittent pas, et il fouille du regard l'horizon, comme dans les Alpes le chasseur de chamois examine avec son télescope les lointains recoins des montagnes.

Les Boërs accomplissent au tir des exploits à rendre jaloux tous les « Buffalo Bill ». Parmi les tireurs les plus renommés au Transvaal on cite « l'oncle Paul ». Voici concernant l'adresse de Krüger une anecdote que ses compatriotes se plaisent à raconter : un jour, à la chasse, le futur Président de la République se trouvait poursuivi par un buffle furieux, comme son cheval commençait à faiblir. Le jeune homme ne perd pas la tête ; il se retourne légèrement sur sa selle et vise sans émotion, tandis que sa monture s'enlève dans un galop suprême. . . . Un coup de feu retentit, et le buffle, le front troué, roule dans la poussière.

A l'habileté dans l'emploi du fusil s'ajoute chez le Boër un admirable sang-froid : immobile, impassible sous l'avalanche des balles, le fantassin, tapi dans la tranchée ou derrière une roche, attend jusqu'à 50 mètres de lui l'assaut de l'adversaire ; puis, quand les masses ennemies sont proches, sur toute la ligne les tirailleurs invisibles ouvrent un feu meur-

trier qui fauche les assaillants comme des blés et jette la panique dans leurs rangs. Aucune attaque ne peut réussir en face d'une pareille mousqueterie roulante et à jet continu.

Dans la plupart des batailles de la guerre actuelle, en particulier à Colenso, les régiments anglais, décimés, brusquement repoussés, ont été comme foudroyés par les effets dévastateurs de ce torrent de feu. C'est là, assurément, une des causes de la supériorité du soldat boër.

Pendant la brillante campagne de 1881, et plus encore au cours des récents combats, les Boërs ont fait preuve de qualités telles que la rapidité et l'agilité dans les mouvements, la hardiesse et l'*impromptu* dans l'assaut, l'ingéniosité dans les embuscades qui sont le propre de l'ancien « voltigeur » ou du moderne « chasseur d'Afrique » des armées françaises. N'est-on pas en droit de se demander si ces qualités bien gauloises chez le guerrier boër ne sont pas un héritage atavique des Huguenots, dont le sang, comme nous l'avons dit, s'est si intimement mêlé au sang hollandais dans les populations du Cap et du Transvaal ?

Pour être juste, reconnaissons que chez les Boërs un autre élément ethnique, quoique minime, est brillamment représenté. Ainsi, le président de la République Sud-Africaine et le docteur Leyds, sous-secrétaire d'État, doué d'une intelligence remarquable, sont de race germanique.

Quelle noble figure que celle de Krüger, qui emprunte quelques-uns des traits de John Bright et de Lincoln, personnalité bien originale, caractérisée par la droiture et l'énergie alliées à la bonhomie et à la finesse. « Aucun homme d'État en Europe, a dit le prince de Bismarck, ne surpasse Krüger en sagacité et en rectitude de jugement. » Ce chef d'État, en effet, domine de toute la hauteur de ses éminentes qualités son adversaire M. Chamberlain, politicien fourbe, sans scrupules, maintes fois surpris en flagrant délit de mensonge et le funeste instigateur du conflit anglo-boër.

En effet, la guerre qui sévit dans l'Afrique australe a été surtout fomentée par la politique de casse-cou d'un Chamberlain, par l'ambition désordonnée d'un Cecil Rhodes et aussi par la basse cupidité de spéculateurs que fascinent les trésors fabuleux et presque féeriques du Rand.

Les superbes prodiges de valeur accomplis par les Boërs depuis cinq mois sont trop connus pour que nous en fassions l'historique ; contentons-nous de quelques mots sur les derniers événements qui ont précédé et suivi l'ouverture des hostilités.

M. Chamberlain, avons-nous dit, voyant que l'aventure Jameson avait fait long feu, tourna ses batteries d'un autre côté ; il fit organiser une pétition monstre, bourrée de 21.000 signatures, en partie achetées, et qui fut adressée à la Reine, pour obtenir le redressement de prétendus griefs et l'égalité des droits civiques en faveur des *Uitlanders*. Ces bruyantes réclamations des étrangers et la demande de la franchise électorale n'étaient que des prétextes pour masquer les ambitieuses visées des impérialistes, soutenus par les perfides attaques de la presse anglaise contre le Transvaal. Une tentative désespérée de conciliation faite par Krüger, dans son entrevue de Bloemfontein avec le haut commissaire anglais, sir Milner, resta stérile, et, pourtant, le négociateur boër avait poussé l'esprit de concorde jusqu'à offrir des droits politiques pour les *Uitlanders* encore plus étendus que ne réclamait l'Angleterre. En rejetant ces propositions inespérées, M. Chamberlain laissait une fois de plus percer sa mauvaise foi et éclater sa passion belliqueuse !

Il ne restait plus au Transvaal qu'à en appeler au dieu des Combats et à tirer l'épée du fourreau. C'est ce que fit le président Krüger en adressant, le 9 octobre, un *ultimatum* à sir Conyngam Green, résident britannique à Prétoria. M. Chamberlain a fait crier bien fort par ses thuriféraires stipendiés que la République Sud-Africaine, ayant déclaré la guerre, était l'agresseur ; mais personne en Europe n'a

été dupe de cette supercherie ; le Transvaal aurait été vraiment trop naïf d'attendre, pour dégainer, que le protecteur de Jameson et des « Grandes Compagnies » lui eût mis sur le cœur la pointe de son stylet. . . .

Il est permis de regretter que, dès le début de la campagne, les Boërs, opérant à marches forcées, ne se soient pas emparés des grands ports du Cap et de la Natalie, pour jeter à la mer les garnisons anglaises disséminées et, par la rapide occupation des points stratégiques de la côte, entraîner le débarquement des renforts ennemis. Ce plan de campagne aurait eu un autre avantage des plus importants : provoquer le soulèvement général des populations hollandaises sur le passage des « Alliés », acclamés comme des libérateurs.

On peut également se demander si les Boërs n'auraient pas dû se résigner aux plus grands sacrifices pour enlever d'assaut ou faire capituler les places de Ladysmith et de Kimberley, qui ont trop longtemps immobilisé en pure perte une partie des *commandos*.

Néanmoins, jusqu'à la mise en pratique des talents militaires de lord Roberts et de l'habile stratégie de lord Kitchener, les faibles corps d'armée de Kronje, de Botha, de Schalk ont infligé de cruelles et sanglantes défaites aux forces anglaises, mal commandées et qui n'avaient à opposer à des tacticiens de premier ordre que des généraux de parade.

Les noms désormais fameux de *Stormberg*, de *Magersfontein*, de *Colenso* et enfin de *Spion Kop* (où les *Burghers* ont renouvelé les prouesses de Majuba Hill) résonneront toujours, à travers les *velds* de l'Afrique australe, comme autant d'éclatantes fanfares de gloire dont les collines, témoins de ces exploits, se renverront les échos.

Malheureusement les Boërs, incomparables dans la défense, n'ont pas su profiter de leurs premiers succès, bousculer l'ennemi éperdu et changer des défaites en désastres irrépara-

bles. L'écrasante supériorité du nombre fait aujourd'hui pencher la balance du côté de la puissance britannique. C'est avec douleur que l'Europe, qui suit haletante les péripéties de ce drame grandiose, a connu la reddition de Kronje, dont l'armée, pendant huit jours, a supporté avec une fermeté stoïque une avalanche d'obus et de lyddite, un déluge de fer, de plomb et de feu. Cette sublime résistance, sans exemple encore dans l'histoire, n'a-t-elle pas arraché un cri d'admiration au vainqueur lui-même et à l'univers, acclamant un héroïsme qui a transformé une capitulation en *apothéose* ?

Quoi qu'il advienne, ces *Vendéens* de l'Afrique australe ont déployé une énergie surhumaine, révélé d'étonnantes capacités stratégiques et amplement justifié le droit à l'existence d'une nationalité si vivace, si obstinée, si indomptable !

Les Boërs, inaccessibles aux bas sentiments de la haine et de la rancœur, et qui ne se battent que *pro aris et focis*, seraient prêts à déposer les armes si l'Angleterre, instruite par les immenses difficultés d'une téméraire entreprise et cédant à l'appel pathétique des chefs d'un vaillant peuple, reconnaissait l'indépendance sacrée des deux Républiques. Les présidents du Transvaal et de l'État libre d'Orange viennent, en effet, de le déclarer solennellement par une dépêche adressée à lord Salisbury, et dans laquelle éclatent la dignité et la noblesse de leurs sentiments. Pourquoi faut-il que le *Premier* du cabinet de Londres ait rejeté sur un ton hautain ces propositions toutes pacifiques et formulées avec une tristesse résignée ?

Par sa brutale réponse lord Salisbury a prouvé que l'Angleterre, affolée de mégalomanie et affamée de conquêtes, est décidée à consommer un forfait qui couvrira d'un éternel opprobre la patrie de Cobden, de Bright et de Gladstone ; mais, si la Grande-Bretagne force les Boërs à continuer la lutte, « elle paiera, comme a dit Krüger, sa victoire d'un

prix qui *étonnera le monde !* » Ces guerriers aux membres d'acier, au courage de lion, qui rappellent les rudes « paysans-soldats » romains décrits par Horace et dont ni Pyrrhus, ni Annibal ne purent venir à bout, combattront tous à outrance, *jusqu'à la mort !*

C'est en vain que lord Roberts vient de faire une entrée triomphale à Bloemfontein et que les plaines de l'Orange vont être hérissées de baïonnettes anglaises. Quand même les *Highlanders* forceraient les défilés du Drakensberg, ces *Thermopyles* de la République Sud-Africaine, quand même le drapeau britannique flotterait sur les ruines de Prétoria, il faudrait encore que le conquérant occupât chaque pouce du territoire transvaalien, que les *Burghers* lui disputeraient pied à pied, avec acharnement. Alors commencera la *guerilla* avec ses surprises, ses embuscades, où les Boërs éparpillés et insaisissables harcèleront l'ennemi sans relâche, lutte stérile et épuisante pour l'agresseur, et qui fait penser aux guerres de « partisans » de l'Espagne ou de l'Herzégovine. Chaque fourré, chaque roche, chaque repli de terrain cachera un de ces tirailleurs infailibles qui à tout coup font une victime.

Enfin, si à la longue les Anglais se rendent maîtres du Transvaal, du réduit de la forteresse des Boërs, ces Franco-Hollandais, cédant au désespoir, sont bien capables de brûler leurs demeures, de dire adieu aux tombes de leurs pères et, reprenant le *trek* des ancêtres, d'aller s'enfoncer dans le désert, au delà du Limpopo, pour vivre *libres* parmi les Sauvages, puisqu'une civilisation implacable repousse et veut asservir des hommes invincibles au despotisme et *fanatiques d'indépendance !*

*Le Docteur W. J. Leyds,
Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire
de la République Sud-Africaine*

*Robert Hotel:
Hotel Scriba*